



Chro

LE CRÉPUSCULE DES OMBRES

Avec *L'Été des noyés*, son nouveau roman, John Burnside nous emmène loin, très loin au Nord, là où jours et nuits se confondent, pour un été de légende. Fidèle au romancier écossais, *Chro* ne pouvait pas le manquer.

Kvaloya, île du bout du monde, très loin du côté du cercle arctique. Des hivers interminables. Des étés sans nuits. La lumière, le silence, les ombres : voilà pour le décor. Angelika, peintre renommée, a choisi de se retirer là, dans un univers qui lui permette de travailler en toute quiétude. Sa fille Liv a grandi solitairement, à l'écart du monde, bercée par les contes que lui racontait leur unique voisin, Kyrre Opdahl. Jusqu'à l'été de ses 18 ans, ce fameux « été des noyés » qui donne son titre au livre, quand les légendes sont devenues réalité. Liv sombre, doucement, comme dans un rêve éveillé ; le temps s'étire ou se raccourcit... Il y a du *Tour d'écrou* dans les silhouettes en clair-obscur qu'agite ici John Burnside, un écrivain que les lecteurs fidèles de *Chro* connaissent bien. Un léger décalage avec le réel, un mystère insidieux. Et toujours le thème qui l'obsède, mis en scène cette fois dans l'écrin particulier de Kvaloya : la façon qu'a le merveilleux, l'ailleurs, de prendre pied dans le réel pour transfigurer le monde. Les apparences sont parfois trompeuses, les questions destinées à rester sans réponses. On lui a tout de même posé les nôtres, comme on l'a déjà souvent fait. Cap au nord, toute.

Comment décrieriez-vous *L'Été des noyés* ?

John Burnside : *L'Été des noyés* comporte les éléments d'un thriller mâtinés de surnaturel, mais je préfère le décrire comme un roman psychologique à suspense. Qui est Liv ? Quelles relations entretient-elle avec les autres personnages du récit, en particulier Maia ? Sont-elles réellement deux ? Ne serait-elle pas seule ? Voilà un des grands axes du récit. Et puis il y a Kyrre, le gardien des histoires, des superstitions, des vérités cachées, celles que seules les légendes anciennes peuvent transmettre. Le principal sujet du roman, c'est l'illusoire et la manière d'aborder le monde

de l'illusoire via les histoires. Difficile de faire d'un roman une chose unique, dans un genre unique. Ici, j'ai mélangé plusieurs éléments : j'en ressors avec plus de questions que de réponses. Je trouve ça finalement assez satisfaisant.

Vous avez beaucoup voyagé en Norvège et avez passé du temps à Kvaloya, l'île du récit. Qu'est-ce qui vous attire là-bas ?

Mon rêve ? Y retourner et y rester ! Je m'y sens chez moi. J'y aime la lumière, la perception de l'espace, les distances ; tout est différent là-bas, je n'ai jamais rien vu de semblable. La première fois que je suis arrivé à Tromsø, j'ai eu l'impression d'être ramené dans un endroit que je connaissais depuis toujours. Et puis un ami m'a conduit à Kvaloya. Il savait que je tomberais immédiatement amoureux des lieux, il avait raison ; je suis amoureux, je le suis toujours. Je pourrais partir y vivre tout de suite, si ma femme était d'accord...

Vous avez écrit le roman pour parler de cette région ?

J'ai écrit *L'Été des noyés* un peu par défi : capturer quelque chose de la lumière, de l'espace, des prairies arctiques, de cette côte où j'allais marcher tous les jours, au milieu des sternes en chasse. Le silence des lieux à 3 heures du matin. Et bien sûr, les créatures dissimulées, un peu comme ces animaux étranges dans une

« Toutes les anciennes entités païennes agissent comme des miroirs, pour ceux qui ne savent pas : elles se font le reflet des sentiments et des peurs qu'on apporte avec soi. » JOHN BURNSIDE

BIO

BURNSIDE EN 8 DATES

1955 : Naissance à Dunfermline, Écosse.
1985 : Après ses études de langues et d'anglais à Cambridge, s'installe comme concepteur de systèmes informatiques.
1988 : Premier recueil de poèmes, *The Hoop*.
1997 : S'essaie au roman avec *La Maison muette*.
2000 : Son recueil *The Asylum Dance* reçoit le Whitbread Poetry Award.
2003 : *La Maison muette* est traduit en français.
2006 : *Un mensonge sur mon père*, enquête autobiographique.
2011 : Prix Virgin-Lire pour la traduction de *Scintillation*, prix T. S. Eliot pour *Black Cat Bone*.

« Glenn Gould parlait d'un "quotient de solitude", comme le quotient intellectuel, en considérant que chacun a le sien, plus ou moins élevé. Je suis très haut sur l'échelle. »

vieille peinture, ou sur une tapisserie, mi-monstres, mi-allégories. Je n'ai jamais visité d'endroits qui, comme à Kvaloya, permettent aux légendes et aux contes de fées d'occuper leur place dans la construction du monde.

Vous avez écrit le roman en pensant, dites-vous, au « Diable en toute chose ». Le Diable, c'est lui qui vous a inspiré l'histoire ?

Le Diable, oui, pas le Mal. Le Diable est un dieu ancien, exilé de la chrétienté – ou d'une quelconque autre orthodoxie. Malveillant, oui, si vous essayez de le faire disparaître, comme n'importe quel animal acculé combat jusqu'à y laisser ses dernières forces. Par contre, si à l'heure de traverser les prairies du Grand Nord vous êtes prêt à voir les dieux anciens tels qu'ils sont, alors le Diable est oublié. Toutes ces anciennes entités païennes agissent comme des miroirs, pour ceux qui ne savent pas : elles se font le reflet des sentiments et des peurs qu'on apporte avec soi.

Avez-vous conçu l'histoire d'abord puis cherché un décor adéquat ou est-ce le décor de Kvaloya qui vous a inspiré l'histoire ?

L'histoire était là bien avant que j'en prenne conscience. Elle a émergé quand les circonstances l'ont permis – il suffit d'un rien parfois : un endroit, un visage, un geste, un mot. Elle a pris son temps pour venir, vraiment ; mais je pense qu'elle était déjà tout entière quelque part. Il y a un côté un peu mystique quand je le dis comme ça, mais ce n'est pas le but. Nous nous racontons tous, tout le temps, des histoires. Nous sommes tous des fabricants.

Angelika, l'un des personnages principaux, artiste peintre, choisit de vivre là-bas en retrait, et de laisser de l'espace au paysage, au temps... C'est une tentation qui vous travaille ? Des besoins que vous ressentez aussi ?

J'aimerais travailler comme elle... J'aime passer du temps avec les gens, j'aime le temps passé en famille, mais la solitude est essentielle à mon travail. Cela dit, je peux la trouver partout : dans un aéroport hyperfréquenté aussi bien que dans une cabane dans les bois – n'importe quel endroit où je ne suis pas interrompu. Le mieux étant quand même d'être véritablement seul. Glenn Gould parlait d'un « quotient de solitude », comme le quotient intellectuel, en considérant que chacun a le sien, plus ou moins élevé. Je suis très haut sur l'échelle. Je ne me sentirais pas seul sur une île déserte : je voudrais rentrer à la maison pour mes fils, mais sinon je serais heureux, tout seul, simplement assis. L'isolement,



c'est autre chose. Il y a là une question de langage. Peu importe votre degré de « quotient de solitude » : tout le monde peut se sentir isolé. Pour moi, l'isolement est lié à mes enfants. Mais avant d'avoir une vie de famille, je ne me sentais jamais trop seul. Je me sentais simplement seul. Ce qui est toujours propice à l'écriture.

Parmi les thèmes principaux du roman, il y a le temps, et la manière dont la solitude, justement, le transforme...

C'est assez simple : je commence une résidence à Berlin, où je vais rester un an, et je suis heureux. Je suis heureux parce que j'ai du temps, pas seulement pour écrire mais pour être. Le monde, le monde social où nous vivons, fait tout ce qu'il peut pour nous voler cette expérience du temps. Même quand nous n'avons aucun besoin, il nous garde occupés : occupés par le travail, par des loisirs préprogrammés. Regarder la télé, voir

un mauvais film, aller boire un verre avec des collègues, la liste est sans fin. Tout ça pour éviter qu'on prenne goût au temps libre. Alors qu'on ne sait pas, on ne sait plus ce que c'est. On parle de John, concepteur système, la quarantaine, qui fait de la randonnée et pratique l'art du *penjing* (art chinois consistant à faire des paysages avec des bonsaïs, ndr) pendant son « temps libre »...

Vous parlez de vous ?

Oui : j'ai été cet homme. Mais *quel* temps libre ? Celui que mon employeur m'accorde pour que je me consacre à certaines activités, plutôt bien considérées ? Je ne peux pas considérer comme

« libre » quelque chose qui ne l'est pas vraiment. Si c'est un cadeau que me fait mon patron, ce n'est plus du temps libre ! C'est une activité, indirectement liée à mon travail. J'avais pour habitude de marcher dans les collines. J'aimais ça. Mais j'étais également parfaitement conscient que ça restait une activité défouloir, loin de mon but principal, à savoir la conception de systèmes. Le luxe dont dispose l'écrivain, c'est savoir qu'il doit se ménager du temps pour ne rien faire. Il faut une pause pour que quelque chose advienne de son propre chef, et joue de l'espace offert. C'est à la fois un cadeau et un privilège. C'est ce qui rend le travail en résidence si particulier : on n'a besoin de rien faire, puisque le but est de ne rien faire, de cesser d'être un moi sociétal. Arrêter d'être une personne, devenir un narrateur. Pas un narrateur du moment, mais un espace ouvert qui permette à une voix de s'élever.

« Le monde, le monde social où nous vivons, fait tout ce qu'il peut pour nous voler notre expérience du temps. »



Le personnage de Liv, dans le roman, a cette sorte d'incapacité à habiter le monde, qui génère quelque chose de très inconfortable...

Je ne voulais pas seulement que le lecteur ressente vis-à-vis d'elle un sentiment d'inconfort. Je voulais que sa manière de considérer le monde soit la plus persuasive possible - d'une certaine manière, presque la plus séductrice. Liv voit quelque chose qu'on oublie souvent : nous vivons dans un monde codifié, qui nous oriente vers ce que nous croyons vouloir et où nous consommons ce qui nous est donné. L'adolescent est très directement confronté à ça. Il y a les vêtements qu'on doit porter, et ceux qu'on ne doit pas porter ; il faut être branché ; choisir le bon rouge à lèvres, le bon copain. Le bon tatouage. Or, Liv refuse tout ça, et c'est pour ça que je l'aime. Son problème, c'est que comme la plupart des gens qui s'élèvent contre ce mode de vie « homologué », elle n'a pas beaucoup d'espace pour se réinventer. Elle vit plus ou moins seule, avec une mère incroyablement belle et douée, qui capte l'attention de tout le monde, y compris la sienne, dans un paysage magnifique, mais austère. Tout ce qui lui reste, c'est la lumière et les histoires de Kyrre. C'est grâce à ces dernières qu'elle parvient à s'inventer un monde différent. Mais ce n'est pas suffisant. Alors, l'horreur s'infiltré.

En épigraphe, vous avez choisi une citation d'Alberti sur le mythe de Narcisse. Vous en parlez de nouveau dans le roman, où le mythe fait écho à la solitude de Liv. C'est un avertissement ?

« Ça a l'air un peu mystique, dit comme ça, mais c'est une vérité du roman : une fois qu'ils ont émergé, les personnages restent fidèles à leur vraie nature. »

Presque le contraire, en fait. La vie en société nous pousse à remplir nos journées, les remplir de travail ou de distractions. On en vient à ne plus vraiment savoir ce que c'est que rester seul. Comme je le disais, on sait ce qu'est l'isolement, mais être isolé implique qu'on manque de quelque chose, alors que la solitude, elle, est plutôt un gain, qui conduit à une nouvelle appréhension de l'espace, du monde autour de nous... La solitude nous devient donc inconnue, et, par ailleurs, on nous a en quelque sorte appris à ne plus nous aimer. S'aimer, c'est être narcissique, non ? Et le narcissisme est mauvais...

Lecture du narcissisme que vous refusez donc...

Oui : le mythe de Narcisse va au-delà de ce qu'on lui attribue à la première lecture, et c'est ce que je voulais exprimer avec cette citation. On doit s'aimer soi-même, comme appartenant au monde. Ne pas se tenir en retrait et considérer un monde aussi étendu que notre capacité de percevoir et notre imagination peuvent le permettre. Et, aussi solitaire qu'elle paraisse, Liv préfère ça à la vie sociale qui

lui est offerte, avec son cortège d'amis, petits amis et compagnie. Elle ne veut pas être seule, mais elle préfère la solitude à tout autre mode de vie qui lui est proposé. C'est elle qui décide d'être ainsi, et je respecte ce choix. Au départ, je pensais lui attribuer un petit ami (un des noyés, pour tout dire), mais elle n'a pas voulu entrer dans ce jeu. Je sais, une fois de plus, ça a l'air un peu mystique, dit comme ça, voire prétentieux, mais c'est une vérité du roman : une fois qu'ils ont émergé, les personnages restent fidèles à leur vraie nature. Et ils peuvent être très fermes quant à la définition de celle-ci.

Le personnage de Kyrre Opdahl, justement, considère comme vous que l'ordre est une illusion.

C'est ce que je ressens, oui. Je suis persuadé que notre société se leurre en cherchant à se convaincre qu'elle maintient ce qui n'est en fait qu'une illusion d'ordre. L'ordre humain n'est jamais complet, ni définitif. Il ne peut pas l'être. Il est plein de défauts, corrigés par des non-sens : l'autorité, la hiérarchie... Si nous questionnons l'ordre établi, très vite, une figure de l'autorité sort de nulle part pour répondre ce que les parents répondent à un enfant qui demande « pourquoi » trop souvent : parce que j'ai décidé que ce serait comme ça ! Or, l'ordre humain est en contradiction avec l'ordre naturel. D'abord parce qu'il essaie de cantonner le monde à ce que nous pouvons comprendre. Ensuite parce qu'il ne voit aucun problème à abîmer, voire à détruire cet ordre naturel pour aller son chemin. De la même manière que le maître terrasse l'esclave quand il dévoile sa vraie nature, que l'homme écrase la femme quand elle veut s'exprimer librement, que le maître d'école rabaisse l'enfant qui laisse son imagination courir, nous détruisons la terre,

« Être isolé implique qu'on manque de quelque chose, alors que la solitude, elle, est plutôt un gain, elle conduit à une nouvelle appréhension du monde qui nous entoure. »

l'eau, les créatures qui les peuplent, juste pour affirmer notre supériorité. Mais en agissant de la sorte, c'est nous-mêmes que nous blessons.

La nature nous le rendra, vous pensez ?

Les gens parlent de la nature qui se soulève, de la « revanche de Gaïa ». Je pense qu'il s'agit d'autre chose. Notre propre ignorance transforme ce qui n'était jusqu'à maintenant que présences neutres en nouveaux démons. C'est précisément le rôle joué par la huldra (créature de légende qui semble revenir à la vie dans le roman, ndlr). Elle n'est ni diabolique ni mauvaise. Simplement, elle se délecte du bouleversement de notre sens de l'ordre. C'est pourquoi nous avons absolument besoin de sa présence. Il nous faut quelque chose qui s'oppose à notre arrogance. Nous avons besoin d'humilité. C'est seulement ainsi que nous pourrions trouver notre place dans la « nature ». ■

L'ÉTÉ DES NOYÉS, JOHN BURNSIDE (MÉTALLIÉ)

BIBLIO EXPRESS

ENVIE D'ALLER PLUS LOIN ? CINQ AUTRES LIVRES DE BURNSIDE SONT DISPONIBLES EN FRANÇAIS. EN ATTENDANT, UN JOUR, UNE ANTHOLOGIE DE LA QUINZAINE DE RECUEILS DE POÈMES QUI L'ONT RENDU CÉLÈBRE...



LA MAISON MUETTE (1997)

EXPÉRIENCE Un roman fascinant autant qu'effarant : l'absurde d'une expérience pseudo-scientifique poussée à l'extrême (deux bambins élevés en chambre close, pour savoir si le don du langage est inné ou acquis), qui laisse un vrai sentiment de malaise.



UNE VIE NULLE PART (2003)

VÉCU Grandir à Corby, ville industrielle près de Leicester, à l'ombre des aciéries. Burnside connaît, il exploite cette expérience dans ce roman d'apprentissage. Apprentissage qui ne l'empêchera jamais de retourner dans son pays de Fife, en Ecosse.



UN MENSONGE SUR MON PÈRE (2006)

VÉCU, ENCORE Les mémoires de Burnside, récit d'une enfance aux côtés d'un père qui n'a de père que le nom. débordements d'un ado sans repères. Absence et mensonges, colère, violence : la face la plus sombre de sa vie.



LES EMPREINTES DU DIABLE (2007)

DRAME ORIGINAL Une légende hante les nuits d'hiver à Coldhaven. Le diable y serait passé, peut-être même resté. Un fait divers sordide, et la mémoire revient par bribes au silencieux héros, Michael. Secrets, obsessions, isolement : il est parfois préférable d'oublier.



SCINTILLATION (2008)

ENFANTS PERDUS Des enfants disparus, l'Intraville, une énergie sourde, un univers panthéiste : la légende réenchante le monde pour un conte cruel, l'un des romans les plus complexes et réussis de l'auteur. Prix du roman Virgin-Lire lors de la traduction en 2011.